Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 28

Artikel: A propos de la guerre d'Orient
Autor: L.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184319

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les grandes chaleurs. — En l'an 1214, on vit à Londres, pour la première fois, les eaux de la Tamise tellement basses, que l'on traversait le fleuve à gué. Les chaleurs avaient duré, sans interruption, pendant près de quatre mois.

Pendant les étés des années 1528, 1529, 1530, 1531, 1532 et 1533, les chaleurs furent excessives en France. Les récoltes souffrirent énormément; la plupart des rivières tarirent, et des maladies épidémiques se déclarèrent dans plusieurs villes.

La sécheresse et les chaleurs furent encore, en 1592, très nuisibles aux biens de la terre. Dans le Dauphiné et dans la Saintonge, trois mois et demi s'écoulèrent sans que l'on vît tomber une goutte de pluie. Dans certaines localités, on était obligé d'aller chercher l'eau potable à trois et quatre lieues de distance.

En 1705, 1716 et 1719, nouvelles chaleurs d'une intensité désastreuse. Dans la Provence, dans le Languedoc, dans la Guyenne, presque toutes les rivières furent desséchées, et l'on fut très embarrassé pour avoir de la farine. Aux moulins à vent, on se battait pour moudre son grain le premier. Plusieurs personnes y furent tuées. Faute d'eau, il périt une grande quantité de bestiaux.

En 1788, nouvelle sécheresse qui, cette fois, se fit sentir dans presque toute l'Europe.

Les chaleurs furent encore, en 1803, aussi excessives que persistantes. Dans la Normandie, où il pleut constamment, quatre-vingt-quinze jours s'écoulèrent sans pluie. A Paris, la Seine descendit plus bas qu'en 1719.

Depuis, il y a eu en Europe de très fortes chaleurs, mais elles ont toujours été tempérées par des pluies d'orages.

Lo menistrè que vâo débagadzi.

Lo menistrè X. n'étâi pas recriâ dein sa perrotse. Les dzeins lo câyivon destrâ. L'est veré que l'étâi adé à bramâ. Mè mouzo que l'avâi réson; mâ tot parâi parait que lè tâtsîvè trâo, et lè dzeins que ne vaillessont dza pas tchai, fasont lè crouïo espret. Assebin quand ve que l'étiont ti contrè li, sè peinsâ : lè menistrès sont pas tant épais oreindrâi et quand vairi onna bouna pliace su la folhie, vu mè preseintâ. L'est cein qu'arrevâ et fut nonmâ quazu à l'autro bet dâo canton.

Quand l'est que vollie débagadzi, l'allâ démandâ à n'on payisan qu'avâi on appliâ, se volliâvè lâi menâ on iadzo dè mâoblio. L'autro fâ état dè ruminâ onna mi, et l'ai répond : oh ! voila, que voui ; on tâcherâ !

— Mais c'est très loin, que dit lo menistrè !

— Oh aussi loin que vous voudrez, mossieu le ministre, aussi loin que vous voudrez, que repond l'autro, dâo tant que l'étâi conteint dè lâi vairè lè trossès !

Lo novieint et son valet.

On vaurein avâi on pére qu'étâi novieint, que cein lâi étâi arrevâ on dzo que fasâi châotâ dâi pierrès, que quand l'eut fé lo perte, lâi vaissâ la pudra, et à l'avi que vollie la tampounâ, onna frâisa dè tabà allumâ tchese pè la portetta dâo couvai dè son chetsemoqua, et *fffou*!... cein fe 'na voilâïe que l'éborniïa et sein lo pas que reve bé.

Son vaurein dè valet lè lâi fasâi totès et iena per dessus. On dzo que lo vîlho étâi saillâ, son lulu s'ein va-te pas accrotsi onna bocllia dè sâocesse âi tchoux à la tsemenâ, et sè met à la couâire dein lo coquemâ. Quand lo pére revegne à l'hotô, sè met à renicllîâ : Mâ ! mâ ! que fâ, t'as onco robâ onna sâocesse, tsancro dè mâtin.

— Oh que na !

— Que na, s'on diablio ! est-te que la cheinto pas?

Et lâi fe cauquiès bounès remâofâïès que ne firon pas bin dè l'effé coumeint vo z'allâ vâirè, kâ lo leindéman que dévessont allâ ti dou défrou, pâsson pè on cheindâ po allâ âo drâi et à 'na pliace iô y'avâi onna chaudze qu'avâi 'na grossa fonda, lo crapaud minè lo vîlho drâi contrè et lâi fâ : Pére ! y'a quie 'na golhie ; eimbriyî-vo po la châotâ ! Lo vîlho s'eimbriye, et *panf*!.... s'einbonmè contrè cllia chaudze et lo vaiquie étai lè quatro fai ein l'ai.

— Eh tsancro dè guieux, que dit lo pourro vîlho ein sè reléveint, n'aré portant jamé atteindu clliaque dè tè.

— Oh ! ma fâi tant pi por vo, que repond lo bandit ; vo z'âi bin cheintu la sâocesse hiai, vo dévessâ cheintrè la chaudze assebin !

A propos de la guerre d'Orient.

Mon cher rédacteur,

Je vois avec vous que grande est la difficulté de se reconnaître dans le fouillis des renseignements que les journaux nous apportent du théâtre de la guerre. D'un autre côté, celui qui n'est pas un peu versé dans la lecture des cartes, ne se rend pas bien compte des obstacles que les armées belligérantes rencontrent dans leur marche.

Aussi, le livre que vient de publier M. le colonel Lecomte[1] (et sur lequel vous voulez bien me demander mon avis) sera d'un inestimable secours pour toutes les personnes qui voudront suivre avec fruit les péripéties de l'immense duel russo-turc.

L'éminent écrivain conduit le lecteur comme par la main, pour le mettre au courant de tout.

Les causes de la guerre sont indiquées dans un précis de quelques pages, qui donnent une idée claire de la question d'Orient. Le chapitre qui a pour titre: « Les belligérants et leurs forces militaires » est des plus instructifs. La description de cette agglomération si disparate de peuples qui a nom « l'empire Ottoman » est remplie de données précieuses sur l'histoire, la géographie, l'ethnographie et l'état actuel des populations dépendantes du Sultan.

L'énumération des forces militaires est aussi complète que possible.

Je recommande d'une manière particulière aux lecteurs du *Conteur* la partie qui traite du théâtre de la guerre. C'est une excellente leçon de géographie stratégique, qui élargira leur horizon, et leur facilitera beaucoup l'intelligence des mouvements et des dislocations de troupes.

La relation des insurrections en Herzégovine, en Bosnie, en Bulgarie; celle de la guerre de Serbie et du Montenégro, forment une préface naturelle à l'histoire de la lutte actuelle, et en montrent nettement les tendances.

(1) La guerre d'Orient en 1876-77 par F. Lecomte, colonel-divisionnaire suisse. Lausanne, B. Benda.

Le lecteur trouvera dans les annexes toute la phraséologie tortueuse des pièces diplomatiques, qui, réunies, devraient porter comme épitaphe, ce proverbe patois:

Quand on in vâo à n'on tsin, on dit que l'est inradzî !

La guerre d'Orient, avec plan d'opérations et cartes, est non seulement un manuel pour les gens du métier, mais un livre pour tout le monde. Chacun (le jeune homme surtout) trouvera utilité et profit à sa lecture, qui épargnera bien des recherches et en facilitera d'autres.

Thermes-de-Lessus, juillet 1877. L. C.

Mœurs russes.

Les mœurs russes ne manquent ni d'originalité ni de pittoresque. Partout on trouve l'imprévu, le piquant ou le grotesque; mais presque nulle part on ne rencontre le confortable. Les cafés, les restaurants sont généralement tenus avec une grande négligence. Ce sont d'infectes tabagies mal hantées et de mauvais renom. Le Russe prend rarement du café; mais, en revanche, il se noie de thé et le samovar bout perpétuellement dans les établissements publics; après le thé, les consommateurs absorbent une mauvaise eau-de-vie fabriquée à l'instar du trois six. Presque toute la petite noblesse hante les cabarets. Tous les Russes, à quelque condition qu'ils appartiennent, noble ou paysan, ont pour les jeux de hasard une passion ardente. Il y a tel sénateur, tel évêque, tel grand fonctionnaire, qui de nos jours encore, au su et au vu de chacun, vit au jeu et par le jeu.

Si les établissements publics manquent de confortable, on peut dire que les maisons particulières, dans tout ce qui n'est pas luxe ou étalage, en sont complétement dépourvues. On réunit dans le salon et dans les pièces d'apparat, non ce qui est commode, mais ce qui brille, ce qui peut donner une haute idée du rang et de la fortune; et dans les pièces où le public n'entre pas, dans les chambres à coucher, par exemple, même dans celles des princes, règnent la négligence et le désordre.

Le Russe de la classe aisée, même le grand seigneur, connaît à peine le lit. Comme le paysan, il couche n'importe où, sur un grabat quelconque, sur un vieux divan, sur un matelas étalé dans quelque coin obscur. La valetaille innombrable qui encombre l'hôtel des riches couche où elle peut, sur le parquet d'une antichambre, dans un vestibule, le long des marches d'un escalier. On étend une peau de mouton par terre et l'on dort avec ses vêtements.

Chaque soir, si vous rentrez à une heure un peu avancée, les plus riches maisons vous donnent le spectacle bizarre d'hommes étendus et couchés sur votre passage, sans plus de gêne et de cérémonie que les chiens de la maison.

Evidemment, nous ne prétendons pas faire ici une peinture de mœurs générale. Il y a, surtout chez la noblesse qui a voyagé, des intérieurs pleins de goût et de décence. Quelques seigneurs ont de splendides hôtels où le luxe s'étale à côté du confort le mieux entendu. Ce sont de vrais palais de potentat, avec une entrée majestueuse, vestibule, escalier de marbre blanc et enfilade de 30 ou 40 pièces enrichies de toutes les merveilles des arts. La domesticité y est si nombreuse que son entretien annuel, en y joignant les frais d'équipage, monte parfois à plus de 100,000 francs.

Cependant le luxe d'une nombreuse livrée n'est plus de mode. Il y a 50 ans à peine, 30 ou 40 domestiques étaient de rigueur. Chacun avait sa spécialité dont il s'acquittait le plus mal possible. On disciplinait toute cette valetaille à coups de pied et à coups de poing. Quand ces moyens ne réussissaient pas, le récalcitrant était envoyé à la police. Celle-ci étendait le serf dans un triangle de bois; on lui attachait les poignets aux deux angles du haut et les pieds à l'angle du bas. Puis les soldats de police plaçaient leurs pieds sur les morceaux de bois de chaque côté et appliquaient vigoureusement au coupable le nombre voulu de coups de verge, suivant le genre de délit.

Aujourd'hui il est rare qu'un noble se permette de frapper ses paysans. Il s'exposerait du reste à la répression et à une forte amende, car le serf émancipé n'hésite pas à porter plainte.

(*Notes tirées de Larousse*).

Dans un salon :

On énumérait les difficultés qu'il y a à bien écrire et à bien parler :

— Moi, dit un assistant du ton le plus sérieux, quand je parle ou quand j'écris, il n'y a qu'une seule chose qui m'embarrasse : c'est de trouver le mot propre et de bien rendre ma pensée. A ça près, ça va comme sur des roulettes!

* * *

Mme X... doit donner un grand dîner.

Le matin, elle commande à Augustine, sa cuisinière, l'acquisition d'une dinde.

Le marché fait, Augustine exhibe son achat à sa maîtresse. Celle-ci examine, hoche la tête.

— Oh ! madame, fait Augustine, quand il y aura des truffes là-dedans, vous verrez comme la bête fera de l'effet. C'est absolument comme lorsque madame met ses diamants.

* * *

Mme P.., qui est à la mode, malgré les printemps nombreux qu'elle dissimule à ses adorateurs, est assise devant sa toilette.

Les cheveux sont épars sur son cou, et sa caméristе, armée de mille instruments divers, se livre à la reconstruction laborieuse de ses attraits.

La maîtresse, attentive, l'œil fixé sur la glace, ne perd pas un des mouvements de la femme de chambre.

— Justine, lui dit-elle tout à coup, est-ce que je frise ce matin ?

— Oui, madame, (*à part*)... la cinquantaine.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.